



DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL ET PROFESSIONNEL
CHEZ LES FEMMES

Une question des plus importantes, se présente souvent à ma pensée, et il me semble utile de vous la présenter et de l'analyser avec vous.

Nous sommes à une époque de fluctuations continuelles dans les fortunes et les positions.

Les jeux de bourse, auxquels on se laisse, hélas ! trop souvent entraîner ; les spéculations hasardeuses du commerce, tout cela apporte chaque jour, dans les positions qui paraissent les mieux assises, des perturbations auxquelles nul de nous n'est certain d'échapper.

Les hommes n'ont pas besoin de s'en préoccuper beaucoup. Dès leurs premières années, à peine savent-ils se tenir sur leurs jambes et balbutier leurs premières lettres, que l'on pense à la position qui leur sera faite par une éducation universitaire, commerciale ou industrielle.

On développe leur intelligence dans ce sens ; et le jour venu où ils doivent ouvrir leurs ailes, elles ont acquis la force de les soutenir, et ils peuvent se lancer dans la vie, avec la certitude de s'y créer leur place et d'y être quelque chose. L'on n'a malheureusement pas la même prévoyance pour les jeunes filles.

Dans les positions aisées, lorsqu'elles ont acquis quelques connaissances, presque toujours superficielles, qu'on leur a appris à tenir un crayon pour faire un croquis, ou à jouer du piano d'une façon agréable, on déclare leur éducation terminée et on les lance ainsi dans la vie dans l'attente d'un mari.

Dans les positions plus modestes, on se préoccupe moins encore du développement intellectuel des jeunes filles. Lorsqu'elles ont appris un peu la grammaire et les premiers éléments littéraires qui consistent à savoir lire, écrire, un peu calculer, on pense en avoir fini avec elles, et qu'elles n'ont plus qu'à s'occuper du ménage, auquel quelques-unes s'adonnent tout entières, sans autre souci de leur avenir.

Je suis certes bien loin de blâmer les goûts et les occupations pratiques ; je les approuve et les crois même très nécessaires au bonheur de la famille ; mais ils sont loin de constituer toute la valeur de la femme.

Elle a d'autres aptitudes, et il doit y avoir un autre appel à son intelligence et à ses capacités.

Je résumerai ma pensée en disant que je crois juste et nécessaire de développer, chez tous les enfants, à quelque sexe qu'ils appartiennent, un goût, qui se prononce toujours par une profession quelconque.

Toutes les femmes peut être n'auront pas besoin de l'utiliser, mais toutes au moins seront ainsi prémunies contre la mauvaise fortune qui peut les atteindre.

Est-ce qu'il n'est pas affreusement triste de penser que l'on n'est rien, que l'on ne peut rien par soi-même ! Et ne doit-on pas courber la tête avec une sorte de confusion en se disant que, sans un appui que les événements et la lutte pour la vie peuvent nous enlever, on ne saurait faire un seul pas sans broncher ou tomber malheureusement sur la route. La femme qui réfléchit, et toutes doivent le faire en présence d'un avenir inconnu, ne pourra s'empêcher de comprendre qu'il y a là, devant elle, une route où elle arrivera et marchera peut-être d'abord hésitante et malheureuse, mais elle s'y affermira peu à peu dès que l'horizon, en s'éclairant pour elle, lui en aura montré les sentiers, ou croissent moins d'épines que dans ceux parcourus par la femme désœuvrée.—Et son pas y deviendra solide et affermi quand elle aura compris l'immense satisfaction que donne la conviction d'une valeur personnelle qui dispense d'attendre l'aide, qui ne vient pas toujours.—Bien plus encore, son esprit, occupé, n'ira pas chercher dans des questions oiseuses ou futiles une distraction sans but et sans utilité.

Ce qui ne conduit pas au bien conduit toujours

au mal, nous dit un ancien axiome dont nous devons toujours nous souvenir, et nous devons considérer comme l'un des plus grands maux la tendance à la calomnie. C'est la pente fatale à laquelle aucune n'échappe.

Ces réflexions préliminaires, auxquelles je vous convie en les faisant avec vous pour vous en montrer la nécessité, nous conduiront tout naturellement à étudier, dans une autre causerie, quelles sont les professions diverses auxquelles peuvent s'adonner les femmes, pour se rendre utiles à elles-mêmes et à la société, qui est en droit de leur demander et d'attendre d'elles un juste retour pour les bienfaits qu'elles en reçoivent pendant leur existence tout entière.

CATHERINE PARR.

REVUE GENERALE

L'armée française.—La revue du 14 juillet.—Développement de l'éducation militaire en France.

* * La France veut la paix, mais elle la veut avec honneur. Jamais elle ne permettra à personne, fût-elle même l'empereur d'Allemagne, d'insulter l'étendard national. Notre ancienne mère-patrie tend la main à tous les opprimés dans le moment, ainsi qu'elle l'a fait dans le passé. Et si les pays qui l'entourent n'étaient pas si oublieux, elle ne compterait pas un ennemi chez ses voisins, car elle les a tous défendus à certaines époques de l'histoire. Malheureusement, la reconnaissance des peuples, de même que celle des individus, n'existent pas ici-bas.

C'est afin de se protéger contre toute attaque du dehors et avec aucune pensée d'agression, que la France travaille depuis 1870, au relèvement de son armée glorieusement vaincue pendant la campagne franco-prussienne.

La France est maintenant prête au combat. Son armée est forte et bien disciplinée ; l'éducation militaire de ses chefs est à la hauteur des hautes charges qu'ils remplissent. Et pour s'en convaincre, les étrangers de passage à Paris n'ont eu qu'à se rendre à Longchamps, le 14 juillet dernier, pour assister à la grande revue.

Ici, nous empruntons à un écrivain français le récit de cette grande revue, récit que nous abrègerons vu que l'espace à notre disposition n'est pas assez considérable pour le reproduire en entier.

« Le clou de la revue, dit cet écrivain, s'il m'est permis en matière aussi grave, de me servir d'un mot d'argot parisien, le clou de la revue, c'est le défilé. L'état-major est venu se placer en avant de la tribune présidentielle. Le silence se fait, tous les yeux sont tournés vers la droite de la piste d'arrivée du champ de courses où s'est massée la forêt de baïonnettes. On attend ; soudain un commandement se fait entendre, et la masse s'élance d'un pas régulier dont la cadence est marquée par les clairons et les tambours. Le général commandant en chef, parvenu à la hauteur de la tribune du chef de l'Etat, salue de l'épée, et les braves éclatent. Ces braves saluent le bataillon de Saint-Cyr, le bataillon de l'espoir, le premier bataillon de France, qui passe jeune et fier, heureux de la vie qui s'ouvre devant lui. Vient ensuite la garde de Paris, vieille troupe, chère aux Parisiens dont elle assure la tranquillité, suivie du génie, corps savant et guerrier tout à la fois, portant sur son drapeau les noms glorieux de Dantzich, de Saragosse et de Sébastopol.

« Voici les chasseurs à pied, vifs et alertes, populaires entre tous, les petits vitriers, comme les appelle le gamin de Paris. Il y a peut-être un peu d'affectation dans l'allure saccadée de quelques-uns. N'importe ! on aime cela, et les braves redoublent à leur aspect. Après eux, défile la ligne, la force et la molle de l'armée. Applaudissez, public des tribunes et masses populaires pressées autour de l'enceinte du champ de courses...

« C'est à eux que nous devons nos prochaines victoires, car il n'y a victoire que lorsque l'infanterie a pris pied sur les positions de l'ennemi. L'artillerie prépare la victoire, la cavalerie la complète, l'infanterie la décide. Applaudissez donc, gens des tribunes et de la plaine. Et de fait on applaudit, mais on se lasse de toutes choses et en particulier de celles qui durent trop longtemps. On est venu pour jouir d'un spectacle, et la première condition d'un spectacle c'est la variété. Or, pour le gros du public, rien ne ressemble au défilé d'un régiment d'infanterie comme le défilé d'un autre régiment d'infanterie ; aussi plus d'un spectateur se demande si cela ne finira pas bientôt et si la forêt mouvante des baïonnettes sortira toujours inépuisable des profondeurs du torrent.

« Patience ! cela finit. Peu à peu, à partir de la droite, la piste se dégage des pantalons rouges et montre son herbe verte : toute la ligne devient libre ; rien pour un moment ne passe plus devant les tribunes. C'est l'artillerie qui prend du champ. Les trompettes font entendre la marche accompagnée par un roulement sourd de tonnerre. Le tonnerre grossit et se rapproche avec des tintements de ferrures et des cliquetis de chaînes. Au grand trot des attelages les canons passent alignés comme au cordeau : à leur tonnerre répond un tonnerre de braves. Parmi ceux qui applaudissent il y a des naïfs qui voient dans l'alignement des canons un gage assuré de la revanche ; d'autres plus inconséquents et mieux dans le vrai se complaisent dans l'idée de la puissance de cette artillerie dont le matériel est supérieur à celui de toutes les autres armées, dont le personnel semble si bien dans la main de ses chefs. Et tous applaudissent le tonnerre roulant.

« Viendront ensuite les chasseurs à cheval, contenant

avec peine dans l'alignement leurs petits chevaux pleins d'ardeur, éternés par l'immobilité d'une attente. Mais certes, les chasseurs d'Auguste Colbert et de Montbrun n'étaient pas mieux alignés à Iéna, à Wagram, à Fuenta de Onoro, lorsqu'ils brisaient la résistance des carrés anglais ou prussiens et dispersaient les escadrons de la cavalerie autrichienne. Puis nous verrons les dragons. Ah ! ce ne sont pas les rudes dragons d'Espagne, avec leurs longues lames de Tolède, leurs figures bronzées par cinq années de soleil d'Andalousie et d'Estramadure, leurs habits taillés dans la bure des moines. Ceux-ci d'années et de service sont tant soit peu plus jeunes, mais ils sont tous prêts à soutenir les traditions de Zinsheim, de Steinkerque, d'Austerlitz, de Medelin, de Navgis, etc. Enfin, ajoute le même écrivain, voilà les cuirassiers, et les braves éclatent plus vifs que jamais à l'aspect de ces gros frères, colosses bardés d'acier, dont le galop réveille la légende d'Eylan, d'Essling, etc.

Vous demandez des applaudissements à l'armée française, cher confrère, eh bien ! j'applaudis des deux mains à son relèvement, à son succès, à ses victoires futures. Puissent mes humbles braves être entendus par delà les vagues de l'Atlantique, au sein de la mère-patrie.

G. Dumont

Septembre 1888

NOTES HISTORIQUES

Le premier numéro du *CRITIC*, de Montréal, a paru en février 1887. Rédacteur, Wm Street.

Le lieutenant GREELY, voyageur au pôle Nord, visita Montréal le 28 août 1884.

L'abbé Démétrius LÉVÊQUE, sulpicien, est décédé à la Rivière-Ouelle le 21 juillet 1884, à l'âge de trente-huit ans.

Après la capitulation de MONTRÉAL, le général Amherst nomma des officiers pour représenter les Anglais dans Québec, Trois-Rivières et Montréal ; ces officiers se conduisirent avec tant de modération que les Canadiens commencèrent à prendre confiance en ceux qu'ils redoutaient d'abord. N'étant plus tourmentés par la guerre, ils purent cultiver leurs terres et porter leurs produits sur les marchés et les vendre au prix demandé.

L'hôpital de l'OUEST (Montréal), prend son acte d'incorporation en 1875. Les souscriptions s'élevèrent à au-delà de \$30,000. On acheta le terrain faisant l'encoignure des rues Dorchester et Atwater. A l'une des encoignures, le major Mills a érigé une bâtisse valant \$13,000, donnant l'espace pour cinquante lits ; elle est en pierre. Le reste de l'édifice n'est pas construit ; les directeurs jugeant à propos de remettre la construction jusqu'à ce que le montant nécessaire pour payer les frais soit souscrit. Ce sera un hôpital protestant, mais les catholiques et toutes les nationalités y auront accès. M. Benaiah Gibb, décédé, a donné \$2,000 ; et M. W. Workman, le président du comité de l'hôpital, a légué par son testament \$5,000.

Avant 1852, le MAIRE de Montréal était nommé par le gouvernement ou choisi par le conseil. Depuis, ils ont été élus par le peuple. Voici les noms des maires depuis cette date. 1852 : Charles Wilson, par acclamation ; 1853 : le même, majorité 1,545 ; 1854 : Wilfrid Nelson, majorité 69 ; 1855 : le même, par acclamation ; 1856 : Henry Starnes, par acclamation ; 1857 : le même, par acclamation ; 1858 : C. S. Rodier, majorité, 803 ; 1859 : le même par acclamation ; 1860 : le même, majorité, 24 ; 1861 : le même, majorité, 531 ; 1862 : J.-L. Beaudry, majorité, 332 ; 1863 : le même, par accl. ; 1864 : le même, par accl. ; 1865, le même, majorité, 604 ; 1866 : H. Starnes, déjà cité, par accl. ; 1867 : le même, par accl. ; 1868 : W. Workman, majorité, 1262 ; 1869 : le même, par accl. ; 1870 : le même, par accl. ; 1871 : J.-C. Coursol, par accl. ; 1872 : le même, par accl. ; 1873 : Frs Cassidy, par accl. ; 1874 : A. Barnard, majorité, 2,343 ; 1875 : W. Hingston, majorité, 4,395 ; 1876 : le même, par accl. ; 1877 : J.-L. Beaudry, déjà cité, majorité, 1,968 ; 1878 : le même par accl. ; 1879 : S. Rivard, majorité, 290 ; 1880 : le même, par accl. ; 1881 : J.-L. Beaudry, déjà cité, majorité, 230 ; 1882 : le même, majorité, 905 ; 1883 : le même, majorité, 212 ; 1884 : le même, majorité, 265 ; 1885 : H. Beaugrand, majorité, 399 ; 1886 : le même, majorité, 1,962 ; 1887 : J.-J.-C. Abbott, majorité, 1,788 ; 1888 : le même, par accl. ; 1889 : J. Grenier, par acclamation.